FRC 2
15281
Case
FRC
19265

LES FANTÔMES DE L'OPINION PUBLIQUE.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

JE considère l'opinion publique comme un enfant gâté : plus on fait pour elle, moins on en obtient. Toujours avide de nouveautés, elle disperse impitoyablement les caractères instructifs que vous venez d'arranger sous ses yeux, pour courir follement après le Pantin que l'oisiveté ou la malice agite devant elle. Elle vante ou décrédite, tour-à-tour, le même objet. Quelquefois je l'ai vu sourire à mes foibles productions ; mais ne pouvant la suivre dans sa prodigieuse versatilité, semblable à ce mont audacieux qui recèle dans son sein la flamme dont se nourrit son volcan, je suis restée immobile au milieu des orages & de mes principes ; & c'est à ces principes que je prétends aujourd'hui la ramener. Je sais que l'entreprise en est douteuse ; mais il est beau de la tenter.

Le patriotisme a ses nuances comme le ruban tricolor : comme ce ruban, j'ai mes nuances aussi. En vain chercheroit-on à ternir les couleurs de mon patriotisme, elles n'en seront que plus vives & plus

THE NEWBERRY LIBRARY

brillantes. J'ai servi mon pays avec loyauté, avec courage, &, j'ose le dire, avec toute l'abnégation d'une ame vraiment civique. Le sacrifice de ma fortune, qui ne me laisse que l'honneur de la plus exacte médiocrité, répond mieux que moi à de viles clameurs qu'il ne me convient pas de repousser. Je le dis avec l'orgueil d'une ame franche & libre qui ne connut jamais ni les craintes, ni les espérances de ces lâches ambitieux qui n'ont que le courage des proscriptions & des assassinats : cette médiocrité m'élevera toujours au-dessus de ceux qui, pour n'avoir été que de ténébreux tyrannicides, se croient déjà quelque chose. Vous tous qui avez osé m'accuser, non pas sans connoître l'élévation de cette ame, mais sans la concevoir, répondez : pouvez-vous en dire autant ?

Les uns ont jetté au hazard des soupçons sur mon compte, les autres ont cherché à dénigrer mes écrits politiques. Ceux-ci ont raison, & je leur pardonne ; car je n'ai jamais entendu séduire par les graces d'un style recherché : mais du moins on ne me refusera point la justice de m'être rendue utile à ma Patrie ; & si jamais on fait la récapitulation de mes ouvrages, on y trouvera ma haine pour la tyrannie, mon amour pour l'égalité, mes projets utiles d'établissements, de bienfaisance, le respect pour les propriétés, pour les loix, la morale de la bonne Philosophie, l'amour enfin des vertus qui conviennent à un grand peuple.

Voilà ce qui m'a caractériſée dans tous mes écrits qui ont devancé & ſuivi la révolution auſſi rapidement qu'elle s'eſt opérée, comme l'a dit Mirabeau dansplusieurs circonſtances : mais j'ai eu le malheur où, pour mieux dire, la mal-adreſſe de faire imprimer à côté d'une production de mon ame, celle de mon médiocre eſprit. L'adreſſe au Dom-Quichotte du Nord en eſt une fatale preuve : elle a effacé tout ce que j'avois produit d'utile; & les ſots, diſpoſés par nature à la critique, n'ont pas manqué de juger ſérieuſement le premier jet d'une imagination trop facile, & qui ne veut pas ſe replier ſur elle-même. Qu'en penſent nos grands Philoſophes? Ils ſe laiſſent entraîner au torrent : ils ſont François.

Quel eſt, Citoyens, le but principal de cet Ecrit? C'eſt d'offrir à la Convention Nationale des apperçus rapides, en attendant que je lui préſente mon dernier Ouvrage politique. Des hommes prévenus & que je pourrois cependant diſtinguer de cette horde peſtilentielle dont je pourſuis depuis longtems les attentats, m'ont accuſée d'avoir mis du feuillantiſme dans mes Ecrits. Cela eſt faux (1) : forte

(1) Quelle que ſoit la pureté de leur patriotiſme, certes leur Logique eſt en défaut ſur mes productions. Il en eſt de l'ignorance de ces Meſſieurs, à cet égard, comme de celles des miſérables Secrétaires ou Copiſtes qui ont eu l'extravagante prétention de ſe proclamer les rédacteurs de mes ouvrages, quand ces malheureux ne ſont pas même en état de comprendre l'effet d'une ſimple tranſpoſition. Souvent j'ai

de ma conſcience & de l'aveu des bons Citoyens, je pourſuivis hautement les factieux de tous les partis, &, clandeſtinement, les trames de la Cour. Elle n'étoit pas ma bienfaitrice : elle auroit voulu le devenir. J'ai dédaigné ſes offres : la preuve en eſt ſous preſſe ; ce ſera ma derniere réponſe à mes détracteurs. Alternativement j'ai été le jouet des Conſpirateurs de la Cour & de la Ville, & comme le vertueux ami du malheureux Fouquet, accablée des traits de l'injure, je me ſuis enveloppé de ma vertu, & je n'ai vu que les intérêts de ma Patrie. Il eſt tems que je me montre toute entière. Je ne cherchais pas cette célébrité ; je l'attendois de l'opinion publique : mais elle eſt lente envers moi, & mon pays court de nouveaux dangers. J'ai quelquefois relevé cet eſprit public prêt à s'abbatre, je le vois ſe perdre, ſi la Convention Nationale ne ſe met au-deſſus des énergumenes qui cherchent à la déſorganiſer. Il m'étoit important de lui faire appercevoir dans quelques lignes le péril imminent

---

dicté à ces animaux, ſur leur ineptie, des choſes très-plaiſantes qu'ils n'entendoient pas. L'un d'eux vient d'avoir la ſimplicité de convenir qu'on lui avoit fabriqué un pamphlet en manière d'aſſignation, pour répandre dans les Cafés, & notamment dans celui de *Zoppi* ci-devant *Procope*, que je n'étois point l'Auteur de mes Ouvrages ; & en vérité la bonhommie de cet homme m'a paru ſi originale, que je n'ai pu me défendre du plaiſir de lui voir écrire, ſous ma dictée cet opuſcule.

qui l'environne. Déjà la Convention Nationale fléchit devant une poignée de factieux : elle colore sa terreur du nom de mépris pour ces agitateurs ; mais Marat, le boutefeu Marat, n'a pas manqué de la développer aux Jacobins ; ce Marat dont le seul aspect inspire les plus douloureux soupçons, & qui peut être ne peut pas dire comme *Figaro* ; ce n'est pas moi qui vous trompe, c'est ma figure. Non, jamais physionnomie ne porta plus horriblement l'empreinte du crime. De quelque côté qu'on l'observe, on croit voir le forfait voltiger sur son visage, comme les Graces sur la bouche d'une jolie femme. Et ce cannibale a pu séduire le peuple François ? Et cet homme mépriſé, peut devenir redoutable ? Il ne lui faut qu'un jour, une heure favorable pour renverser la France & servir l'ambition de l'Angleterre. On le sait ; on est en prévenu, & la Convention Nationale reste indifférente ! Il est beau sans doute de se mettre au-dessus de semblables craintes, mais on ne sait pas que l'Assemblée Constituante s'est perdue, pour avoir mépriſé les complots de la Cour ?

Il est question aujourd'hui de faire le procès à Louis XVI. Louis XVI qui, nous ne pouvons nous le dissimuler, intéresse les Puissances de l'Europe entière, Louis XVI périra peut-être sur l'échafaud, pour avoir trahi sa Nation ; & Marat ? Marat ! fameux agitateur, destructeur des Lois, ennemi mortel de l'ordre, de l'humanité, de sa patrie, atteint

& convaincu de vouloir introduire en France une Dictature, & de ménacer ſans ceſſe la Convention Nationale de ſon entière diſſolution, Marat vit libre dans la ſociété dont il eſt le tyran & le fléau (1). O ma Patrie ! que ne puis-je te citer quatre vers d'un homme célèbre ſur les événemens du jour ! je te fuirois comme lui, en m'éloignant du même air où reſpirent un *Roi perfide* & des Citoyens aſſaſſins. Cependant, avant d'abandonner mon poſte, j'aurois vu le péril de près, ou j'en aurois préſervé mes Concitoyens.

Mandataires d'une République naiſſante, voici le moment d'éclairer l'Univers ſur ſes plus chers intérêts, ou de le replonger dans un éternel eſclavage. Ce moment dépend ou de votre énergie ou de votre foibleſſe. Si les malveillans vous intimident, c'en eſt fait de la République. Une déſorganiſation générale, un maſſacre univerſel, ſeront peut être exercé par une douzaine de ſcélérats qui périront infailliblement, mais vous ne ſeriez plus. Sachez donc prévenir un malheur auſſi déſaſtreux, & ne perdez

(1) L'inſtant où la Convention Nationale m'a paru au-deſſous d'elle-même, pour ne pas dire qu'elle m'a fait pitié, eſt celui où Marat l'a ménacé de ſe brûler la cervelle en ſa préſence, ſi elle eût oſé porter un Décret contre lui. C'étoit le moment de déployer toute ſon énergie & ſon équité, en vomiſſant de ſon ſein un avorton de l'humanité, qui n'a ni le phyſique ni le moral de l'homme & qui la deshonore par ſes excès.

pas de vue que la France a failli devenir la proie de l'Etranger, faute d'avoir prévenu les trahisons. Hâtez-vous d'imiter l'exemple des grands peuples : prononcez l'exil des malveillans, comme vous avez prononcé celui des réfractaires. Il n'est point de moyens qu'ils n'employent pour allumer la guerre civile, le refus des papiers de confiance & des caisses des secours est aujourd'hui leur prétexte, demain c'en sera un autre. Prévenez-les & ne dédaignez point les avis d'une femme toujours exacte dans ses prédictions.

Souvenez-vous qu'après avoir démontré combien j'étais l'amie, & l'amie sincere de la Patrie & de la chose publique, j'avertis Louis XVI (par mes Adresses au Roi, à la Reine & au ci-devant Prince de Condé) du sort qui les attendait, s'ils négligeoint mes avis. On verra d'autres prophéties plus étonnantes encore dans l'ouvrage qui suivra celui-ci. Ainsi que les mal-veillans me lisent, & qu'ils frémissent à leur tour. Alors j'étais une Démagogue aux yeux de l'Assemblée Constituante ; aujourd'hui on ne sait plus de quels noms me qualifier ; mais les individus qui osent me calomnier sont des êtres si insignifians !... Je n'ai jamais vacillé dans mes principes, & déjà, depuis quatre ans, nous avons eu trois Gouvernemens. Celui de la République est mon élément sans doûte. Puisse-t'il, Grand-Dieu ! être celui des Français ! C'est ce que j'examinerai dans l'ouvrage que je vais faire paraître. Mais que les ennemis de la Patrie,

que ceux qui ne se complaisent qu'au milieu des dissentions & *des carnages*, descendent au fond de leur conscience; ils ne verront en moi qu'un *brave homme*, qui veut, en contribuant au salut de la Patrie, les sauver, s'il se peut, de leurs propres fureurs. Je sais que ces mêmes hommes ont, le 5 Août dernier, empêché un placard qui pourra, dans tous les tems, être affiché. Ce placard ne fut tiré qu'à 200 exemplaires; & mon imprimeur, qui est celui des Jacobins, se permit de briser la planche, & de ne point me délivrer les mille exemplaires que je lui avois commandés. Je ne trouvai point d'afficheurs: En un mot, ce placard étoit, dans ce tems, le plus Républicain, le plus légal, le plus utile qu'on pût offrir au Peuple dans la circonstance où il s'agissoit de fixer sa volonté sur la conduite de Louis XVI. Au milieu du trouble & du désordre du 10, j'en fis passer à Pétion, à Santerre, à l'Assemblée Législative. Aujourd'hui j'adresse ce qui reste de ce placard au Président de la Convention Nationale, persuadée que tous ses Menbres se le communiqueront. Il est digne de l'attention la plus sérieuse. Je me permettrai seulement d'y relever une erreur. Plusieurs personnes ont pensé que j'avais fait l'allusion des Ministres Patriotes à ROLLAND, à SERVAN; c'est une grossiere méprise; car il est évident que si, comme eux, Duport-du-Tertre, Duportail, &c., eussent, dès l'origine, dit la vérité à Louis XVI, il ne seroit pas aujourd'hui dans la tour du Temple.